

Chant de la terre

Claudine Gaudreau

Number 5, Winter 2004

Envisager Fernando Pessoa

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2284ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaudreau, C. (2004). Chant de la terre. *Contre-jour*, (5), 37–40.

Chant de la terre

Claudine Gaudreau

NAISSANCES

La maison de bois jaune est petite et perdue.
Les nourritures distribuées goutte à goutte
Gonflent le passage du sang le plus caché,
Rencontre de l'âme avec l'espace meurtri,
Douleur plus grande que le corps.
Dans les cavernes souterraines,
Il y a tant de cris de bêtes naissantes.
Je rêve d'une rive étroite où méditent
Les grands yeux de ma mère à la fenêtre brisée.
La voici agenouillée devant son héritage
Avec sa longue habitude de contempler la rive
Et la pression de plusieurs vies sur sa pensée.
Elle la voit prolongée dans des solitudes sauvages,
Allant ainsi d'un monde à l'autre,
Celui du premier sang de ses enfants
À la rivière où les visages s'attardent
Avant de disparaître en eaux profondes
Pour le réveil d'un plus calme univers.

SOUS LES ÉTOILES

Mère, ta bouche suffit à nos cheveux.
Ta robe est au jardin avec les chats,
Et ta douceur est la semence du soir.
Restons ainsi sur la vague détruite
À regarder passer les heures ;
Regardons le soir s'émerveiller d'avenir.
Mère évanouie des premiers jours,
Il n'y aura peut-être pas d'autre saison
Dans l'odeur de ta nuit nuptiale.
Notre cœur si doucement plongé
Aux belles eaux noires du temps,
Je nous entends souffrir à la dernière colline bleue du monde
De toutes nos anciennes chairs de pierre et de sable
Et reconnais le grand amour jamais revu dans la vie,
Disparu comme un geste au berceau de l'espoir.

VEILLE DE LA MÈRE

Arrivé tôt sur le seuil de la terre
Dans la mousse du ciel et des rayons,
J'accomplis le vœu de ta bouche
Et de ta vie refermée sur l'absence,
L'abandon de ton cœur vieilli sous le saule,
Les paroles délivrées au demain de l'espoir.
J'ai tremblé plus loin que ta mémoire
Sur le seuil ravagé de ronces
Avec les prunelles d'aube que tu sais,
Le jour de ta mort songeuse,
À construire le passage des feuilles mortes,
À guetter le premier signe du gel.

AU MONDE

Quand la saison penche vers l'automne,
Les feuilles retournent à l'humus
Après avoir été le passage du pardon.
Dans la clarté chaude du ciel,
Nous restons jusqu'au dernier battement d'ailes,
Qui était la maison du jour.
Puis, nous refaisons cercle devant la flamme.
Cette nuit plus ancienne a-t-elle été si tendre
Qu'elle nous déchire encore ?
Nous rentrons sans trouver l'origine
De ce désastre étoilé.